

François-Régis Fine

Benoît Calmels

La singularité humaine

Civiliser notre rapport aux animaux



Illustration de couverture :
Le loup d'Agubbio (1877)
Tableau de Luc Olivier Merson,
Musée des Beaux-arts de *Lille*

« Le tableau, grouillant de vie, représente ce moment qui suit le pacte que François d'Assise passa avec le loup (livre des Fiorettis, chapitre 21) : les habitants de Gubbio s'étaient engagés à le nourrir si, de son côté, il promettait de ne pas faire de mal. Ce miracle dura deux ans, jusqu'à ce que le loup meure de vieillesse. Le voilà donc dans les rues de Gubbio, devant l'étal du boucher qui lui tend sa pitance. Une fillette le caresse, mais sa mère la retient quand même : on ne sait jamais...

Auteurs :

François-Régis Fine : originaire de Marseille, ingénieur chimiste (ENSIC, Nancy, 1964) ; master of science (NU, USA) ; 15 ans de travail dans l'industrie Chimique (3 ans en laboratoire, 12 ans au bureau d'études central d'une entreprise chimique internationale ; religieux franciscain, prêtre ; actuellement dans la communauté franciscaine de Nantes. f.fine@skynet.be.

Benoît Calmels : originaire de Brive en Corrèze, diplômé de l'Ecole Polytechnique (1987) et de l'Ecole Nationale Supérieure des Mines de Paris (1988), titulaire d'une Maîtrise de philosophie (1996), actuellement ingénieur dans l'aéronautique et membre de l'association 'Notre Dame de toute pitié', marié et père de deux enfants. benoit.calmels@polytechnique.org

Remerciements : Béatrice Gulli, ofs, pour sa participation à l'élaboration de cet ouvrage, et à sa relecture.

Toulouse, octobre 2019

Présentation.

Pour de multiples raisons, l'époque contemporaine s'intéresse au monde animal et plus particulièrement au rapport monde humain/ monde animal. En témoignent les multiples ouvrages parus ces vingt dernières années aux titres et sous-titres si inspirants¹:

Sagesse animale (Comment les animaux peuvent nous rendre plus humains) ; Vivre avec les animaux, (Une utopie pour le 21ème siècle) ; L'erreur de Descartes (La raison des émotions) ; Théologie animale ; Homo Deus (qui consacre son chapitre 2, 'l'anthropocène' à ce sujet). Nature et spiritualité...

Le temps ne serait-il pas venu de revisiter nos anciens, depuis Aristote, et ainsi de donner suite à la vision prophétique de Victor Hugo ²:

«La philosophie humaine s'est peu occupée de l'homme en dehors de l'homme, et n'a examiné que superficiellement et presque avec un sourire de dédain les rapports de l'homme avec les choses et avec la bête qui, à ses yeux, n'est qu'une chose. Mais n'y a-t-il pas là des abîmes pour le penseur ?... N'y a-t-il dans les rapports hommes/ bêtes, fleurs, les objets de la création, toute une grande morale à peine entrevue encore, mais qui finira par se faire jour et qui sera le complément de la morale humaine... »

Victor Hugo conclut : « Sans doute, c'était le premier devoir – et c'est par là qu'on a dû commencer, et les divers législateurs de l'esprit ont eu raison de négliger tout autre soin pour celui-là – il fallait humaniser l'homme du côté de l'homme. La tâche est avancée et fait des progrès chaque jour (souhaitons-le !), mais il faut aussi civiliser l'homme du côté de la nature. Là, tout est à faire ». Apporter une modeste contribution à cette civilisation annoncée et souhaitée par V. Hugo, où 'tout est à faire' ; tel est notre projet, limité, dans cet ouvrage, à la relation homme /animal.

¹On trouvera à la suite de la table des matières, en p.3, les références précises de ces livres.

²Cité par A. Linzey, op cit., p. 15

Table des matières

	Page
I. Présentation.	3
II. Etats des lieux.	5
III. La singularité humaine : propos philosophiques	6
31- Une rupture (Aristote, Thomas d'Aquin, Descartes).	6
32- Une question de degré-	7
33- L'après cartésianisme : V. Hugo, A. R. Damasio, N. Chai.	8
IV. La singularité humaine : Lectures bibliques	10
Résumé et Conclusions	13
Annexe 1 : Le végétarisme aujourd'hui.	14
Annexe 2 : Les animaux ont leur raison d'être dans la louange de leur créateur : Dn 3	16
Annexe 3 : Exemples de compagnonnage homme/animal dans la Bible, chez saint François d'Assise et dans la vie quotidienne.	17
Annexe 4 : Une objection : 'Les hommes avant tout' ?	18
Annexe 5 : Les animaux ont-ils des droits ?	18

BIBLIOGRAPHIE

- J. PORCHER : VIVRE AVEC LES ANIMAUX. Une utopie pour le 21ème s.
La Découverte/ Poche, 2014.
- N. CHAI : SAGESSE ANIMALE, Comment les animaux peuvent nous rendre plus humains,
Stock, 2018.
- A R DAMASIO : L'ERREUR de DESCARTES,
Odile Jacob, Poches Sciences. 2010.
- Y N HARARI, HOMO DEUS, Une brève histoire du futur,
Albin Michel, 2017.
- A.LINZEY, THEOLOGIE ANIMALE,
One Voice, 2009.
- J.M. PELT, NATURE ET SPIRITUALITE,
Fayard, 2008.

II- ETAT DES LIEUX

Truies confinées³ :

Voici les précisions qui accompagnent la photo ci-dessous : elles ont la forme concise d'un rapport de gendarmerie, ce qui fait tout leur intérêt

Les truies élevées dans les fermes industrielles sont élevées dans de minuscules box de gestation, habituellement de 2 mètres sur 60 centimètres ; ils ont un sol de béton et de barreaux métalliques, et ne permettent guère aux truies enceintes de se retourner ou de dormir sur le flanc, encore moins de marcher. Après 3 mois ½ dans de telles conditions, les truies sont placées dans des box légèrement plus larges où elles mettent au monde et allaitent leurs porcelets. Dans la nature, ils téteraient leurs mères de 10 à 20 semaines ; dans les fermes industrielles, ils sont sevrés de force au bout de 2 à 4 semaines, séparés de leurs mères et envoyés ailleurs pour être engraisés et abattus. La mère est aussitôt engrossée à nouveau et replacée dans son box de gestation pour un nouveau cycle. Une truie subit entre 5 et 10 cycles de ce genre avant d'être abattue.

Depuis peu, l'emploi de ces box a été restreint dans l'Union européenne et dans certains Etats américains, mais ils sont encore d'usage courant dans bien d'autres pays, et des dizaines de millions de truies reproductrices y passent leur vie entière.

Les fermiers veillent à tout ce dont la truie a besoin pour survivre et se reproduire : nourriture, vaccins, insémination artificielle. Elle n'a plus objectivement besoin d'explorer son environnement, de frayer avec ses congénères, de s'attacher à ses petits ou même de marcher. D'un point de vue subjectif, toutefois, elle éprouve encore le besoin très intense de faire toutes ces choses et souffre terriblement si ces besoins ne sont pas assouvis. Les truies enfermées dans des box de gestation manifestent, par des convulsions des sentiments de frustration intense et de désespoir extrême, car telle est la leçon fondamentale de la psychologie de l'évolution : un besoin formé au fil des milliers de générations continue d'être éprouvé subjectivement, même s'il n'est plus nécessaire à la survie et à la reproduction dans le temps présent.

Autres exemples : élevages industriels (appelés aussi 'intensifs') de veaux, poules en cage, poissons d'élevage...

Truies confinées dans des box de gestation.



³Y N Harari, Homo Deus, une brève histoire du futur. Albin Michel, 2017, p.96.

III- LA SINGULARITE HUMAINE - PROPOS PHILOSOPHIQUES.

Si l'on veut traiter de la condition animale et de son rapport aux humains, il faut évoquer ce qui singularise l'homme par rapport à l'animal. La tradition philosophique a donné deux réponses à cette question : soit la singularité est une question de rupture, soit elle est une question de degré.

Nous envisageons successivement les deux alternatives.

31- La singularité humaine : une question de rupture⁴ : Aristote, Thomas d'Aquin, Descartes,

Thomas d'Aquin reprend deux axiomes d'Aristote :

1) seuls les humains auraient la capacité de raisonner et 2) les animaux n'auraient pas d'autre raison d'être que de servir l'être humain.

Aristote parvient à cette conclusion en partant de l'argument plutôt défailant selon lequel toute la nature ayant un but et les animaux devant en avoir également, « c'est nécessairement que la nature les a faits pour l'homme ; ce pourquoi il serait justifié que nous nous en servions de manière aveugle pour nos besoins alimentaires. Lorsque Thomas d'Aquin reprend à son compte cet axiome d'Aristote, le texte biblique auquel il se réfère, le livre de la Genèse (Gn 1,29, et 9,3), n'étaye pas sa thèse de façon univoque. Gn 9,4 dit que le genre humain ne peut consommer de la chair animale qu'à condition de ne pas absorber le principe de vie que symbolise le sang, et le verset Gn 1,29 prescrit même à l'être humain d'être végétarien.

Thomas d'Aquin interprète la Genèse selon les canons d'Aristote qui font de la nature un système hiérarchique au sein duquel il est posé – comme dans la société humaine où le mâle est supérieur à la femelle, la femelle à l'esclave, l'esclave à la bête de somme et ainsi de suite selon un ordre décroissant intellectualisé. Les animaux sont donc les sujets des humains, aussi naturellement que les esclaves sont les sujets de leurs maîtres.

Ainsi, les sources de la tradition selon laquelle la création non-humaine n'a pas de valeur aux yeux de Dieu en dehors de son utilité pour le genre humain ne sont pas hébraïques, mais grecques.

Dans cette affaire, selon Linzey, Thomas d'Aquin aurait porté plus d'importance à l'héritage hellénistique qu'à l'héritage biblique. Ce jugement, assez grave, mériterait d'être soumis à un spécialiste thomiste, qui ne manquerait sans doute pas, de puiser dans l'œuvre immense de Thomas, des arguments qui pourraient entrer dans une 'disputatio' ; mais cela dépasserait le cadre de cette étude. Nous nous limiterons à citer JM. Pelt dans ce texte bien équilibré :

Jean Marie Pelt à propos de Thomas d'Aquin⁵.

Thomas marginalise le monde animal quand il écrit : « Par la divine Providence, selon l'ordre naturel des choses, les animaux sont à l'usage des hommes ». Jusqu'à quel point ? Thomas ne se dérobe pas : « il y a en Dieu une manière d'être qui fait qu'il prend soin de toutes créatures, les plus grandes comme les plus petites. Nous devons, nous aussi, prendre soin des créatures quelles qu'elles soient, afin de nous servir de chacune d'elles selon ce que Dieu l'a réglé, si bien qu'au jour du jugement, elles ne rendent pas témoignage de notre malice »

Pelt poursuit : « On créditera Thomas de ces propos et l'on se gardera de lui imputer une responsabilité exclusive dans la fâcheuse évolution qui se produit *par la suite* (c'est nous qui mettons en italique) dans les rapports du christianisme à la nature ».

⁴Source : Linzey, p.42s

⁵Nature et spiritualité, pp.190-191.

Avec Thomas apparaissent les signes avant-coureurs d'un divorce qui ne cessera de s'accroître depuis lors, pour aboutir à une rupture radicale, au moins en Occident. Une évolution au sujet de laquelle la pensée contemporaine commence seulement à s'interroger (par ex. sur le rôle de Descartes, voir plus loin), et que l'Orient, plus fidèle à nos origines communes, maintiendra dans la droite ligne de la réflexion des Pères de l'Eglise, ainsi qu'en témoigne le beau livre du patriarche Ignace IV d'Antioche⁶.

Voilà qui suffira sur ce point qui relève de l'étude du passé, alors que c'est le futur qui nous intéresse (cf plus loin : ils préparent 'l'après-cartésianisme).

Descartes va pousser jusqu'à l'extrême cette vision : « Il n'y a pas de préjugé auquel nous ne soyons tous accoutumés que celui qui nous a persuadés depuis notre enfance que les bêtes pensent » ; « Les animaux sont comme les machines : elles grincent mais ne souffrent pas ». Comment pouvons-nous savoir que les animaux ne sont que des automates ? Descartes invoque cette raison : 'les animaux ne parlent pas'. « Le langage est le seul signe certain d'une pensée latente dans le corps ; tous les hommes en usent, même les stupides ou privés d'esprit, mais aucune bête ne peut en user. »

Cette importance accordée à la raison chez Aristote, par saint Augustin et Thomas d'Aquin, a donné à la théologie un goût amer. Saint Augustin et Thomas d'Aquin, ces 'aristocrates de l'esprit', ont eu souvent tendance à ne considérer comme pleinement réel et à n'envisager comme finalement réel, que ce qui relève de l'activité d'agents doués de raison. Les conséquences de cette tendance n'ont pas été avantageuses pour les êtres non doués de raison. Le soin providentiel de Dieu, attesté par les Ecritures, se trouve occulté par l'obsession incessante de l'être humain doué de raison, au dépend du reste de la création.

Cependant un autre courant philosophique, largement représenté, tient que la singularité humaine est une question de degré ; c'est celle que nous allons présenter maintenant. Puis, nous irons voir dans la Bible, si on peut y trouver des éléments pour exercer un discernement sur la singularité humaine : rupture ou différence de degré ?

32- Ce qui marque la singularité humaine : une question de degré⁷.

Si l'être humain est unique dans la création, en quoi l'est-il ? Dans le passé, les philosophes ont déjà donné presque trop de réponses à cette question. Toute une série de différences singulières et considérées comme cruciales ont été invoquées :

Seul, l'homme est doué de raison ; il possède une culture et un langage⁸ ; il est conscient de lui-même et sait ce qui lui arrive, il est capable d'entrer en relation avec le divin.

Rousseau : « A l'humanité la liberté et la perfectibilité ; l'animal, lui, ne peut que suivre le programme de sa 'nature' » etc.

Il n'y a pas de fin aux motifs que trouve l'homme de se juger unique lorsqu'il se compare aux autres espèces ; mais Il existe au moins deux raisons pour se défier de cette focalisation sur l'unicité de l'être humain :

1 – La première raison, la plus évidente, est qu'un bon nombre de ces différences invoquées se sont finalement révélées ne pas être aussi uniques. Ainsi, Thomas d'Aquin affirme que seuls les humains capables de raison et Descartes que les animaux, comme des automates, sont privés de conscience de soi, incapables d'éprouver une douleur. Or de nos jours, des naturalistes détectent chez les créatures non humaines des subtilités de comportement, des complexités de communication que, jusqu'à une

⁶Ignace d'Antioche, *Sauver la Création*, DDB, 198. Livre épuisé.

⁷Source : Linzey, p.71s.

⁸Marie Balmay, psychanalyste, évoque, davantage que le langage, 'la faculté de parler à la 1^{ère} personne', faculté qui, ajoute-t-elle, 'distingue radicalement l'homme de l'animal'.

date récente, on aurait cru uniques et exclusives des humains.

2 - La deuxième raison est que les distinctions que nous avons tracées ont été souvent intéressées, et même égocentriques. Ainsi, il a été commode pour Aristote de considérer que si la nature ne fait rien en vain, il doit s'en suivre qu'elle a créé tous les animaux pour le bien de l'homme. Il a été facile de faire de cette invocation, et, dans les siècles de chrétienté qui ont suivi, une justification pour faire aux animaux ce que bon nous semblait. Thomas d'Aquin, dans les pas d'Aristote, invoque à la fois l'ordre de la nature et la divine providence pour nous assurer que « ce n'est donc pas un tort que d'en faire usage, que ce soit en quelque façon ». Cette tendance des occidentaux de chercher des différences a servi à réduire autant que possible le statut moral des créatures non-humaines, et c'est ce qui nous a permis de les exploiter, voire de les maltraiter en toute bonne conscience.

Le cartésianisme reste encore bien présent dans les esprits en Occident. Mais, déjà la relève se prépare : trois noms représentent un aspect distinct de ce changement à venir :

° *Un écrivain* : Victor Hugo.

° *Un scientifique* : R.Damasio, neurobiologiste reconnu mondialement, auteur de 'L'erreur de Descartes', sous-titré, 'La raison des émotions' (Odile Jacob, 2018).

° *Un homme de terrain* : Norin Chai, vétérinaire de la Ménagerie du jardin des Plantes, auteur de 'Sagesse animale' où foisonnent des témoignages de première main, rapportés avec soin et précisions et dont il tire quelques réflexions convaincantes.

33- Ils préparent l'après cartésianisme.

1- Un écrivain, Victor Hugo⁹.

Dans son écrit, 'En voyage, Alpes et Pyrénées', Victor Hugo présente une série de réflexions inspirées par ses voyages. Bouleversé par la façon cruelle dont étaient traitées les mules qui tiraient sa voiture, il écrit :

« Que se passe -t- il en ces pauvres mules, qui, dans une espèce de somnambulisme où elles vivent, vaguement éclairées des lueurs vacillantes de l'instinct, assourdies par cent grelots à leurs oreilles, presque aveuglées par leurs œillères, emprisonnées par le harnais, épouvantées par le bruit de chaînes, de roues et de pavés qui les suit sans cesse, sentent s'acharner sur elles dans cette ombre et dans ce tumulte 3 'Satans' qu'elles ne connaissent pas, mais qu'elles sentent, qu'elles ne voient pas mais qu'elles entendent ? Que signifie pour elles ce songe, cette vision cette réalité ? Un châtement ? Mais elles n'ont pas fait de crimes ! »

C'est dans ce contexte que V. Hugo en appelle à 'civiliser l'homme du côté de la nature', en précisant que là, 'tout est à faire' et en indiquant dans quel sens, selon lui, il faudrait s'orienter :

« Quant à moi, je pense que la pitié est une loi comme la justice, que la bonté est un devoir comme la probité. Ce qui est faible a droit à la bonté et à la pitié de ce qui est fort. L'animal est faible, puisqu'il est inintelligent. Soyons donc pour lui bons et pitoyables ».

Il faut se rendre compte de la force du cartésianisme à l'époque de Hugo, pour comprendre à quel point il était révolutionnaire d'abandonner l'idée que les animaux seraient des 'choses' et d'insister sur les limites de leur exploitation par les humains. Sa pensée est devenue la composante essentielle d'une nouvelle forme de prise de conscience par rapport aux animaux. Le mouvement philanthropique du 19^{ème} siècle a donné naissance à tout un ensemble d'organisations¹⁰ qui ont collaboré pour que les choses évoluent.

⁹A Linzey, op. cit., p.15, qui précise la source de Victor Hugo : 'En voyage, Alpes et Pyrénées, Hetzel, Paris, 1980, p.179

¹⁰La Société britannique pour la prévention de la cruauté envers les animaux (1824), et en France la SPA (1845)

2- Un Scientifique ; Antonio R Damasio¹¹

Neurologue, auteur de 'L'erreur de Descartes', sous-titré 'La raison des émotions'
Odile Jacob, poches, Sciences, 2010 (édition française).

Cet ouvrage récent, assez technique, rend compte des études du fonctionnement du cerveau, et montre les liens multiples qui existent entre les processus de raison et les processus d'émotion.

Voici la présentation de ce livre en dos de couverture :

« Etre rationnel, ce n'est pas se couper de ses émotions. Le cerveau qui pense, calcule, décide n'est pas autre chose que celui qui pleure, aime, éprouve du plaisir et du déplaisir. Le cœur a des raisons que la raison est... loin d'ignorer. Contre le dualisme du corps et de l'âme, mais aussi contre ceux qui voudraient réduire le fonctionnement de l'esprit humain à de froids calculs dignes d'une machine, voilà ce que révèlent les acquis récents de la neurologie ».

3- Un homme de terrain : Norin Chai.

Vétérinaire de la ménagerie du Jardin des Plantes, auteur, de 'Sagesse animale'¹².

« Je n'ai jamais tracé de ligne de partage homme/animal, j'estime que tout est affaire de degré. Mais si je devais le faire, je dirais que l'intelligence émotionnelle, dont les psychologues modernes découvrent toutes les vertus, est peut-être la vraie différence qui sépare l'animal de l'homme. Ce n'est pas une distinction de nature puisque l'homme comme l'animal, dispose de cette faculté. C'est que l'homme a mis depuis longtemps ses émotions dans sa poche et qu'il ne va pas souvent fouiller dedans. En termes plus anthropologiques, le refoulement des émotions pourrait être la conséquence d'une mutation fortuite survenue il y a 2 millions d'années, qui a 'descendu' le larynx dans le 'pharynx, facilitant l'accession au langage articulé et engageant nos ancêtres sur la route du langage. Progressivement, ils ont délaissé la communication émotionnelle au profit de la pensée abstraite et conceptuelle, une nouveauté qui leur semblait plus efficace pour dominer leur milieu.

N.B. : ce dernier point pourrait tenir par lui-même, sans référence à une mutation morphologique.

¹¹Antonio R. Damasio dirige l'Institut pour l'étude neurologique de l'émotion et de la créativité de l'Université de Californie du Sud.

¹²N. Chai, Sagesse animale, Stock, 2018., ch 1, Les animaux nous ouvrent grande la porte des émotions, p.21s

IV - La singularité humaine : Lectures bibliques.

Le théologien allemand Karl Barth se centre sur l'Incarnation : « *L'immortel Fils et Verbe de Dieu n'a pas voulu être un ange, ni un animal, mais un homme. L'être humain est la créature bien-aimée.* Selon Linzey (p 33s), « ce qui pose problème chez Barth, ce n'est pas tant le fait qu'il propose de faire une distinction théologique fondamentale entre humains et animaux, que ce qu'il veut déduire de cette distinction ; c'est cette façon dont le 'oui' de Dieu au genre humain comme incarnation devient un 'non' à la création dans son ensemble. Or, Le Christ lui-même est aussi le cocréateur par lequel tout existe. Il est la source et la destinée de tout ce qui est ; dès lors, l'idée de Barth selon laquelle il existerait une nature spécifiquement humaine absolument différenciée de toutes les autres natures ou de la nature elle-même, n'est pas défendable.

Linzey cite aussi, à l'appui de sa thèse, Athanase, Jean de la Croix, et Irénée. « Le même Christ, cocréateur, qui s'incarne au cœur même de l'être, est aussi celui qui réunit tout. L'œuvre de la création, l'incarnation et la réunion des êtres sont trois facettes de l'unique activité divine, mystérieusement accomplie dans le Christ. Le dessein de Dieu, est de réunir toutes créatures en Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre (Épître aux éphésiens Ep 1, 10). Dans l'épître aux Romains, Rm 8, 28s, la création non-humaine gémit dans son travail en attendant la rédemption promise.

Il conclut : « *en résumé, la théologie de Barth fait bon marché du lien entre le Verbe révélé et l'univers au sein duquel ce Verbe est révélé* ».

Pour notre part, nous concluons : *l'Incarnation du Verbe dans un homme n'épuise pas ce que la Bible nous révèle sur le monde non-humain. Il nous faut donc de retourner à d'autres sources bibliques :*

Ancien Testament (AT). Le Second récit de la création, nous donne le motif de la création des animaux : « il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18) : ce motif simple et limpide est comme confirmé par bien d'autres mentions, dans l'AT, de communautés de vie entre humains et animaux, en particulier dans les domaines suivants :

° **Communauté d'origine** : Hommes et animaux ont leur origine commune dans les 'dix Paroles' de Gn 1 : 'Et Dieu dit...' qui revient 10 fois.

° **Communauté d'Alliance** : en Gn 9, 8-17, les sujets de l'Alliance ne sont pas les seuls humains, mais 'tous les êtres vivants qui sont avec vous', et de façon plus précise : tant les oiseaux que le bétail et tous les animaux de la terre, et, comme pour souligner ce point, cette mention est répétée 5 fois (vv.10, 12, 15,16, 17).

° **Communauté de destin** où, dans les temps messianiques, les animaux vivront en paix entre eux et avec l'homme, livre d'Isaïe Is 11, 6s : « conduits par un petit garçon, la vache et l'ourse paîtront ; ensemble se coucheront leurs petits ; le lion comme le bœuf mangera de la paille, sur le trou de la vipère, l'enfant mettra la main. »

Et pour les temps à venir, nous avons Rm 8, 22s : « La création toute entière gémit dans les douleurs de l'enfantement. *Elle n'est pas la seule, nous aussi* qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement en attendant l'adoption et la délivrance de notre corps ».

Par ailleurs l'AT donne des récits d'une grande simplicité de ce compagnonnage annoncé homme /animal : Tobie, Jonas, Elie, Daniel, qu'on relit chaque fois avec émerveillement.

Le Nouveau Testament, NT, commence dans une crèche, avec un âne et un bœuf, et des bergers avec agneaux comme visiteurs ; puis Jésus commence sa vie adulte, dans le désert, 'en paix avec les bêtes sauvages', signe que les temps nouveaux sont arrivés. Dans ses paraboles, Jésus incite à prendre soin des animaux : Lc 13,15 ; 14,5 ; 15,4 ; même si ce ne sont que des illustrations

accessoires par rapport à son but principal. Ainsi, Jésus présente le ‘soin providentiel de Dieu’ comme s’étendant « même aux animaux les plus insignifiants. Mais si Jésus souligne l’importance particulière du genre humain par rapport à celle des passereaux, l’idée essentielle semble être que la générosité divine est si grande que ce que l’on considère comme de peu d’importance – à savoir les passereaux ‘vendus pour un sou’- a en réalité une valeur telle qu’aucun n’est oublié devant Dieu (Lc 12, 6-7). Ici, Jésus fait preuve d’une vision *inclusive* de la générosité divine, le contraire de l’anthropocentrisme passé et présent.

Revenons à l’AT avec ce qui pose question à nos contemporains d’une manière récurrente dans la Genèse, à savoir *l’ordre de domination* donné à l’homme sur le monde animal (Gn 1,26) : on reproche aux tenants de la Bible une application pleine de zèle (mal placé !) de ce verset, conduisant pour une part à la crise écologique et à la maltraitance des animaux.

- Il ne faut pas en rester à un seul verset de la Genèse ; l’AT lui-même apporte des éléments de réponse, en posant, à plusieurs reprises, des limites ; ainsi en Gn 2, 16-17 : « tu peux manger de tous les arbres du jardin, *mais* de l’arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras ». Marie Balmay, psychanalyste, fait de ce verset une interprétation originale et pertinente : cet interdit peut être interprété comme la première loi d’altérité ; il y a un point d’arrêt qui avertit : « attention, tout n’est pas ‘objet’ en ce monde, tout n’est pas consommable ; il y a de ‘l’autre’, et l’autre ne se mange pas ; le jour où j’en mangerai, ‘Je’ sera seul, et, sans ‘Tu’, le ‘je’ ne pourra se maintenir, il mourra. Pourquoi faudrait-il exclure de ‘l’autre’, le monde animal ?
- Le contexte immédiat du texte biblique confirme cette limite : l’homme est placé dans le jardin ‘pour le cultiver et le garder ‘ ; nulle violence n’est nécessaire pour cela ; et, de plus, cette tâche qui lui est assignée ne comporte aucun droit de tuer pour se nourrir puisque tout de suite après avoir accordé à l’homme une position dominante, il lui est prescrit un régime végétarien (1,29).
- Une autre limite est donnée lorsque à l’homme est concédé la possibilité de se servir de nourriture de ‘tout ce qui se meut et possède la vie : ‘mais vous ne mangerez pas la chair avec son âme, c’est-à-dire le sang. (Gn 9,4).
- L’AT distingue toujours les humains des animaux, mais elle le fait tout en mettant en évidence leur communauté de destin par rapport à la création dans son ensemble. Il invite à reconnaître l’interdépendance qui existe entre toutes les composantes de la création : le cinquième jour, les oiseaux et les poissons sont déjà créés, tandis que les animaux terrestres et les humains sont créés ensemble le sixième jour et reçoivent une bénédiction commune. Par-là, Gn pourrait envisager une proximité particulière entre certains animaux (principalement les mammifères) et le genre humain. On rejoint l’invocation du Ps 36,6 : ‘Tu gardes, Seigneur les hommes et les bêtes’... : c’est là un fil rouge qui court tout au long de la Bible et qui trouve son origine dans Gn 1, où humains et animaux sont créés les mêmes jours et reçoivent une bénédiction commune.
- Enfin, le deuxième récit de la création donne clairement le motif de la création des animaux : ‘Il n’est pas bon que l’homme soit seul’ (Gn 2,18). Le motif de leur création est donc de donner à l’homme la possibilité de sortir de sa solitude, en lui donnant des compagnons : maltraite-t-on des compagnons ?

Mais c’est surtout le NT qui permet d’interpréter sans ambiguïté l’injonction de la ‘domination’.

Pour Jésus, toute domination du plus fort doit être vécue comme un *service* : « pour vous, le plus grand d'entre vous doit prendre la place du serviteur » (Lc, 22, 26). Il y a *obligation* pour le supérieur de se dépenser au bénéfice de celui qui est 'inférieur' ; pour les forts, les puissants et les riches de donner à ceux qui sont vulnérables, pauvres ou démunis¹³.

Il ne s'agit pas d'une implication accessoire de l'exemple moral de Jésus, c'est plutôt le point central des exigences du royaume divin de subvenir aux besoins des plus vulnérables et du Christ lui-même : J'ai eu faim, soif, ... Mt 23, 35-37).

A cet égard, ce qui rend plus nécessaire cette générosité, c'est le fait que les animaux soient totalement vulnérables et sans défense et que nous disposions sur eux d'un pouvoir absolu. Nous devrions être présents à la création comme le Christ y est présent. Notre valeur particulière au sein de la création consiste à représenter une valeur particulière pour les autres. Quelle valeur ?

Victor Hugo envisage un service mutuel au sein de la création : D'un côté, la fonction de l'humanité est 'd'aimer', et, de l'autre, 'tous les objets servent à l'homme selon les lois qui leur sont propres : le soleil donne sa lumière, le feu sa chaleur, l'animal son instinct, la fleur son parfum ; ils suivent leur loi, et ne s'y refusent pas. En retour, 'l'homme doit obéir à sa loi'. Il doit rendre à la nature ce qui est sa lumière à lui, sa chaleur, son instinct et son parfum : l'*amour*'.

Dans le NT, on peut aussi évoquer la figure du Christ comme exemple moral tel qu'il apparaît dans les évangiles : il prend le parti des pauvres et des opprimés ; il fait sien les intérêts des pauvres, malades, lépreux, pécheurs, collecteurs d'impôt, samaritains. .. A cette lumière il faut se poser cette question essentielle : si le pouvoir de Dieu s'exprime comme il convient sous forme d'humilité et de don de soi, alors, en vertu de quoi la souffrance des animaux devrait-elle être considérée comme un sujet portant si peu à conséquence ? Si l'amour désintéressé et le don de soi sont la marque d'un vrai disciple, alors nous devons nous demander quelles raisons nous pourrions avoir d'exclure à bon droit les animaux de notre responsabilité ?

Compte tenu du pouvoir reçu de régner sur la création, c'est nous qui devons servir la création. Si l'humilité et le don de soi sont essentiels, pourquoi n'en serait-il pas de même à notre niveau ?

¹³ « Aider les faibles, ça, c'est fort ! » Expression trouvée dans un bulletin mensuel de l'Arche de Jean Vannier.

RESUME ET CONCLUSIONS

Etat des lieux : il est contrasté :

D'une part une prise de conscience exceptionnelle depuis environ 50 ans quant à la responsabilité de l'homme sur la création : nous nous inscrivons dans cet effort, souhaitant le préciser quant à notre responsabilité sur la condition animale.

D'autre part, des conditions faites aux animaux font parfois preuve d'une cruauté insoutenable. C'est notamment le cas des 'productions animales' qui, entrant dans une logique économique industrielle, n'ont plus aucun respect de l'animal, et n'ont plus comme priorité que la rentabilité financière... Ce n'est plus seulement les conditions d'abattage des animaux, mais la condition de vie qui leur est faite qui pose question. Victor Hugo, parle de 'civiliser l'homme du côté de la nature' et là, précise-t-il, '*tout est à faire*'. Ainsi, comme le disait saint François d'Assise à ses frères : « *Eh bien, commençons !* »

La singularité humaine.

Nous avons présenté deux approches de cette question en philosophie :

L'approche, pourrait-on dire, 'la plus populaire' selon laquelle cette singularité est une question de 'degré' et une autre que l'on pourrait qualifier 'd'aristocrates de l'esprit', selon laquelle cette singularité est une question de rupture, conduisant à Descartes et à son 'je pense, donc, je suis'. Je me suis déjà exprimé sur cette formule¹⁴, m'étonnant du succès si rapide et si étendue d'une formule si réductrice. Les conséquences que Descartes en tire pour la condition animale – ou que ses disciples en ont tiré – nous ont fait prendre nos distances vis-à-vis de cette approche, et nous ont rendu attentifs à ceux qui préparent l'après cartésianisme et qui sont bien plus convaincants en termes d'attitudes acceptables/animaux.

Les lectures bibliques :

L'AT révèle la communauté de vie à laquelle sont destinés hommes et animaux, communauté d'origine, d'alliance et de destin ; il révèle aussi que les animaux sont donnés à l'homme comme *compagnons*.

Le NT confirme cette communauté de destin, mais surtout, donne la clef d'interprétation du précepte de domination, en insistant à plusieurs reprises sur ce que 'dominer, c'est servir'. On peut même dire que c'est là, la révélation propre à l'évangile.

Conclusions :

Sommes-nous plus intelligents ? Mettons ce 'plus' au service de ceux qui nous sont confiés, et qui, selon notre estimation, le seraient 'moins'.

Dans la perspective où l'homme se sent appelé à veiller sur le monde animal, non pour l'asservir mais pour lui permettre de vivre pleinement sa vie de créature, ne devrions-nous pas réfléchir à notre manière de nous alimenter en ce début du XXIème siècle ?

¹⁴Qu'est-ce que l'homme que tu le connais ? Essai sur une anthropologie chrétienne, p.35

ANNEXE 1 : LE VEGETARISME AUJOURD'HUI

Le végétarisme connaît actuellement une forte croissance, au moins dans les pays développés. Plusieurs raisons convergentes expliquent cette tendance de fond :

- L'éthique animale : plus de 3 millions d'animaux terrestres sont tués chaque jour en France dans des abattoirs, soit environ un milliard par an ; au niveau mondial, ce sont plus de 60 milliards d'animaux terrestres qui sont tués chaque année et ce sont plusieurs milliers de milliards d'animaux marins, poissons et mammifères, qui sont tués chaque année par les bateaux de pêche ; ces mises à mort, qui constituent une violence en soi puisqu'elles privent les animaux de leur vie, sont dans l'immense majorité des cas accompagnées d'immenses souffrances ; de plus, les conditions d'élevage des animaux ainsi abattus sont également généralement effroyables : enfermés et entassés dans des bâtiments ou dans des cages, ils subissent le bruit, l'absence de lumière naturelle, l'ennui de ne pas pouvoir bouger ; ils sont souvent mutilés (castration des porcelets, ébecquage des poules) et maltraités (inséminations artificielles à répétition pour les vaches laitières, séparation précoce des mères de leurs petits, gavage des oies et des canards) ; tout est fait pour maximiser le profit des filières et absolument pas pour limiter ces souffrances.
- La protection de l'environnement : l'élevage et la pêche font partie des activités humaines qui ont le plus d'impact sur l'environnement. Ils émettent plus de gaz à effet de serre que l'ensemble des transports réunis. Ils sont la première cause de la déforestation et une cause majeure de la perte de biodiversité. Du fait en particulier des déjections des animaux, ils constituent une source majeure de pollution des sols, de l'air et de l'eau. Ces activités représentent enfin un gaspillage considérable d'eau et d'énergie.
- La santé : comme le répète depuis plus de vingt ans la principale association de nutritionnistes dans le monde, les alimentations végétarienne¹⁵ et végétalienne¹⁶ sont adéquates sur le plan nutritionnel à tous les âges de la vie. Elles constituent de plus une réponse aux plus graves maladies qui affectent l'humanité : surpoids et obésité, diabète et cholestérol, cancers et maladies cardio-vasculaires.
- La faim dans le monde : plus de 800 millions d'êtres humains ne mangent pas à leur faim alors que des dizaines de milliards d'animaux sont élevés et nourris pour leur viande ; arrêter ces élevages ferait diminuer la pression sur la consommation de céréales et de légumineuses et rendrait plus facile la résolution de la faim dans le monde.

Pour ces quatre sujets, le végétarisme, et plus encore le végétalisme, apporte une solution efficace, ou constitue une bonne partie de la solution, et est relativement facile à mettre en œuvre. En particulier, même si le végétarisme devait compliquer un peu la préparation quotidienne des repas en famille, des contrats pourraient être passés avec les sociétés de restauration. Ces sociétés servent en effet déjà toutes sortes de collectivités scolaires, universitaires, professionnelles, associatives, culturelles ... ce qui doit constituer une part importante des repas servis quotidiennement dans notre pays. Ces contrats pourraient être élaborés avec ce double objectif, stimulant pour les sociétés de restauration comme pour leurs usagers : établir des menus « *bons pour la santé, bons pour la planète*¹⁷ ».

¹⁵ Le végétarisme est une pratique alimentaire qui exclut la consommation de chair animale.

¹⁶ Le végétalisme est un régime alimentaire qui ne comporte que des aliments issus du monde végétal. Les végétaliens rejettent donc les viandes, les poissons, les fruits de mer mais aussi les produits laitiers, les œufs et d'autres produits d'origine animale comme le miel.

¹⁷ Cette heureuse expression a été tirée du dossier « on mange quoi ? » de la revue « Sens et Santé » (n°11, avril/juin 2019, p38-40) qui préconise en particulier la réduction de notre consommation de viande et une consommation accrue de légumineuses.

Le nombre de végétariens, de végétaliens et de végans augmente donc régulièrement ainsi que l'offre végétalienne dans les magasins, les grandes surfaces, les restaurants et la restauration collective.

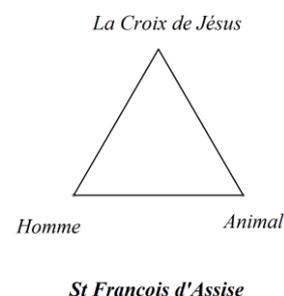
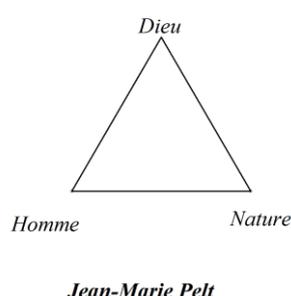
Certaines initiatives chrétiennes vont dans ce sens, comme le carême sans viande ni poisson proposé depuis quelques années par le réseau Chrétiens Unis pour la Terre. Le végétarisme et le végétalisme sont par ailleurs régulièrement encouragés par les associations catholiques Notre Dame de Toute Pitié, et la Fraternité pour le Respect de l'Animal.

Dans l'évangile, Jésus nous a légué une grande liberté vis-à-vis de la nourriture en déclarant purs tous les aliments et en prescrivant à ses disciples : « mangez de tout ce qu'on vous servira ». Ensuite, même si un doute subsiste sur la question, il est probable que Jésus n'ait pas été végétalien ni même végétarien¹⁸. Néanmoins cela ne peut pas constituer à lui seul un argument contre le végétarisme pour toutes les situations et pour toutes les époques. En effet, le Christ, s'étant incarné dans un homme vivant en Israël au début du 1^{er} siècle, a vécu comme les hommes de ce pays à cette époque. Or ceux-ci n'avaient certainement pas beaucoup de choix pour leur alimentation. De ce fait, ce qui est plus signifiant est que le Christ a délivré un message, et a présenté un exemple, d'amour et de compassion envers autrui. En tant que chrétiens nous devons agir de même là où nous vivons et en fonctions de nos possibilités. Grâce aux progrès de la nutrition, en ce début de 21^{ème} siècle, il est tout-à-fait possible d'adopter une alimentation végétale équilibrée pour au moins une bonne partie de la population mondiale et en particulier pour la population française. Dans ces conditions, consommer des animaux ou des produits d'origine animale ne constitue plus une nécessité et, dès lors, s'en passer volontairement procède d'une démarche chrétienne authentique visant à ne pas faire souffrir et à ne pas tuer sans réelle nécessité les créatures de Dieu que sont les animaux.

NB : Nous pensons diffuser l'objectif 'bon pour la santé, bon pour la planète' et le mettre en œuvre concrètement, jusqu'à, par exemple si cela s'avère possible, créer un label de qualité. Si certains étaient intéressés par ce projet (diététiciens, restaurateurs de collectivité, juristes...), qu'ils veulent bien se faire connaître. Nous les en remercions par avance.

¹⁸Le repas pascal ne comprenait pas nécessairement la consommation d'un agneau.

ANNEXE 2 : LES ANIMAUX ONT VOCATION A LOUER LEUR CREATEUR.



Qui peut dire ce qui se passe dans l'enfant et dans le chien, sinon le Créateur qui les a faits ? Mais pour les croyants, ils obéissent à l'injonction qui leur est faite dans le cantique du livre de Daniel, Dn3, qui invite toutes les créatures à la louange : « Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur », et toutes les créatures défilent dans le cantique : soleil et lune, astres du ciel, pluies et rosées, souffles et vents, baleines et bêtes de la mer, oiseaux dans le ciel, fauves et troupeaux, les enfants des hommes, Israël, les prêtres, les saints et les humbles de cœur... Si ces créatures sont incitées à la louange, c'est donc bien qu'on reconnaît qu'elles en ont reçu la potentialité, voire que c'est là un aspect essentiel de leur raison d'être.

Jean Marie Pelt (p.159) nous donne une image simple et suggestive pour illustrer et rendre compte de ce qui se passe entre nature et vie spirituelle, lui permettant d'évoquer son propre chemin au sein de son activité de botaniste, écologiste, naturaliste et de sa foi chrétienne.

Il imagine la figure géométrique du triangle. Au sommet supérieur, il affecte le nom de 'Dieu' et sur les deux autres sommets les noms respectifs de 'homme' pour l'un et 'nature' pour l'autre (dans notre cas, on inscrirait 'animal', plutôt que 'nature'). Il nous revient alors de mettre en rapport ces sommets, selon notre foi : le chemin entre l'homme et Dieu est bien balisé. L'image suggère que le lien homme/animal dépend de celui qui s'établit entre l'homme et Dieu ; et il revient à l'homme de révéler à l'animal sa vocation de se lier à son Créateur, de le louer, de sorte que la prophétie d'Isaïe puisse advenir : l'homme en paix avec son environnement animal ; les animaux en paix les uns avec les autres, et tous deux appelés à passer en Dieu au terme de leur parcours, de sorte que Dieu soit tout en tous.

Pour appliquer cette image à la vie de François d'Assise, il conviendrait de mettre au sommet du triangle la mention 'Croix du Christ'. On pourrait alors se reporter au long article (100 p.) intitulé 'La Croix et la nature chez st François d'Assise' d'un capucin canadien, Dominique Gagnan en 1982, qui a été présenté et commenté dans notre ouvrage 'Jésus et la création'¹⁹, p.20-29.

¹⁹Jésus et la création, François-Régis Fine, édns Croix du salut, 2018,, pp.20-29.

ANNEXE 3 : FIORETTIS DU COMPAGNONNAGE HOMME/ANIMAUX.

Dans la Bible, dans la vie de François d'Assise et dans la vie quotidienne.

Dans la Bible, AT : Tobie et le voyage avec l'archange Raphaël (auquel se joint le chien de la maison), Jonas (et la foule des animaux de Ninive pour lesquels Dieu se met en peine, Jon 4,11) Daniel (dans la fosse aux lions) ;

Dans la Bible, NT : la crèche ; Jésus au désert avec les bêtes sauvages. Le cantique des créatures (Dn 3) ; les paraboles...

Dans la vie de St François d'Assise :

La Prédication de st François aux oiseaux.

- **Situation** : Comme à son habitude, François est en route avec deux compagnons, non loin d'Assise. Il voit une bande d'oiseaux de toutes espèces, stationnés non loin de lui. Laisant ses compagnons, il se dirige vers ces oiseaux ; arrivé tout près, il constate que les oiseaux l'attendaient et qu'ils ne s'envolent pas comme ils font d'habitude. Il leur adressa alors son salut habituel, puis les pria humblement d'être attentifs. Il commença à prêcher à ceux qui étaient à terre ; aussitôt, ceux qui étaient sur les arbres descendent auprès de lui (détail retenu dans la fresque de Giotto ci-dessous).

- **Contenu de la prédication** :

« Mes frères les oiseaux, vous avez bien sujet de louer et aimer votre créateur : il vous a donné des plumes pour vous vêtir et des ailes pour voler et tout ce dont vous aviez besoin pour vivre ; il vous a dévolu pour champ l'espace et sa limpidité ; vous n'avez ni à semer, ni à moissonner : il vous donne le vivre et le couvert sans que vous ayez à vous en inquiéter ».

- **Effets de la Prédication**

“Les oiseaux exprimèrent à leur façon une admirable joie, allongeant le cou, déployant leurs ailes, ouvrant le bec et regardant attentivement. Lui, allait et venait parmi eux, l'âme délirante de ferveur, il les frôlait de sa tunique, mais aucun ne s'éloigna.

- **Au final** : munis de sa permission et de sa bénédiction, les oiseaux s'envolèrent tous ensemble. François revient alors vers ses compagnons. Il aurait pu leur dire : « vous avez vu la classe ? Faites- en autant » ! Non, cet homme humble « s'accusa de négligence pour ne pas avoir encore prêché aux oiseaux puisqu'ils écoutaient avec tant de respect ».

- **Et la suite ?** « A partir de ce jour, François ne manquait pas d'exhorter tous les oiseaux, animaux, reptiles et même les créatures insensibles, à louer, et aimer le Créateur ». De nombreux récits en témoignent avec une poésie et une tendresse extraordinaires. : On trouve dans la vie de François beaucoup d'histoires analogues (2C 166-171) où François est montré parlant aux poissons ; accompagné par un lièvre ou un faucon ; faisant taire des hirondelles trop bruyantes ; ou commandant à volonté le chant des cigales chargées de le réveiller le matin...



Et ses disciples ? Parmi un des plus célèbres, on trouve Antoine de Padoue, dont on rapporte une prédication aux poissons. Cependant, le contexte est polémique : les habitants de la petite ville où il

était venu prêcher ne venant pas écouter son sermon, il se dirige vers le port de la ville pour prêcher aux poissons : « eux, au moins, écouteront » !

Ce qui passera davantage à la postérité, de ce sermon aux oiseaux, ce sera une attitude de respect pour la création passant dans la pratique de l'aménagement des jardins franciscains, ainsi que dans la théologie de la création formulée, entre autres par St Bonaventure et Duns Scot.

Autres fiorettis de François d'Assise et fiorettis contemporains.

- « Un jour aux environs de Sienne, il rencontra dans un pré un important troupeau de moutons. Il les avait à peine salués avec sa bonté coutumière, que tous cessèrent de brouter et coururent vers lui, levant la tête et le fixant des yeux. Ils lui firent une telle fête que les bergers et les frères furent ébahis de les voir si joyeux des agneaux jusqu'aux béliers.

- Un jour, près d'Assise, on lui offrit une brebis qu'il accepta volontiers. François lui fit des recommandations à être attentive aux louanges divines, se garder de nuire aux frères si peu que ce fût... et cette brebis mit toute sa bonne volonté à s'y conformer. Quand elle entendait le chant des frères au chœur, elle entraît elle aussi dans l'église, fléchissait les genoux sans que personne ne l'eût initiée et, en guise de salutation, poussait quelques bêlements devant l'autel de la Vierge, et quand on élevait, au cours de la messe le très saint Corps du Christ, elle se prosternait, comme pour stigmatiser la négligence des distraits, et pousser les attentifs à plus de vénération pour ce sacrement.

- François avait un moment gardé avec lui à Rome un petit agneau ; à son départ, il en confia la garde à une noble dame nommée 'Jacqueline de Settesoli'. L'agneau, instruit par François des choses spirituelles, restait inséparablement attaché à cette dame, la suivait à l'église, y restait et en revenait avec elle. Si la dame tardait à sortir du lit le matin, il la réveillait, la pressant de partir promptement pour l'église.

- Sur le lac de Riéti, on lui offrit un beau poisson encore vivant ; il l'appela 'frère' comme il faisait d'habitude et le remit dans l'eau près de la barque. Mais le poisson continua de frétiler joyeusement dans l'eau à la vue de François, comme s'il était sous le charme de son amour, et ne s'éloigna du bateau qu'il n'eût reçu la permission et la bénédiction de François...

Cette familiarité avec le monde animal, annoncée pour les temps futurs (Is 11,6) est décrite avec un talent de poète par Eloi Leclerc, ofm, imaginant comment la rencontre avec les animaux pouvait se passer²⁰:

« Ils [Léon et François] traversèrent une clairière. A l'orée du bois, une harde de cerfs qui gitait là se leva. Immobiles, la tête dressée, les bêtes regardèrent passer cet homme libre qui chantait. Elles ne paraissaient nullement effrayées. Alors Léon comprit qu'il vivait un moment extraordinaire : Oui, c'était bien vrai que ce soir la forêt attendait quelqu'un. Tous ces arbres et ces animaux et toutes les étoiles aussi attendaient le passage de l'homme fraternel. Il y avait sans doute longtemps que la nature attendait ainsi, depuis des millénaires peut-être. Mais ce soir, par un mystérieux instinct, elle savait qu'il devait venir. Et voilà qu'il était là, au milieu d'elle, et qu'il la délivrait de son chant.

²⁰Sagesse d'un pauvre, 20^{ème} éd, DDB 1959, p.118.

Fiorettis pris dans la vie ‘quotidienne’ d’aujourd’hui :

- Une femme, dans sa région, soignait les oiseaux malades que le voisinage, au courant de son activité, lui apportait ; après les premiers soins et ceux, si nécessaires de vétérinaires, elle les remettait en vol... quand ils ne choisissaient pas de revenir chez elle !
- Une femme ‘choisie’ par un chat qu’elle était venue adopter à la SPA.
- Tim Guénart est frappé par son Père ; de sa niche, le chien proteste en aboyant et tirant sur sa chaîne.
- Les baleines échouées sur une plage en Asie; elles sont visitées par les habitants des contrées voisines, pour les encourager à regagner la mer ; arrosant leurs têtes avec des seaux d’eau de mer, gestes autant dérisoires qu’affectueux
- Après la mort accidentelle de son épouse, P. M., citoyen belge, est relevé de sa dépression , par deux chiens qui partageaient sa vie...

... et tant d’autres merveilles de reportages sur les animaux où transparait la patience et le respect de l’observateur

et... tout ce que vous pourrez ajouter de votre expérience propre (par ex. les initiatives de réinsertion sociale dans les lieux adaptés (fermes) ; Guy Gilbert avait un âne dans la ferme où il recevait les ‘loubards’, en séjour dans les Alpes de Provence...

ANNEXE 4 : Une objection : « les hommes avant tout »?

Nous évoquons dans cette annexe une objection qui est fréquemment opposée aux personnes manifestant un souci pour la cause animale.

Dans notre culture, ‘les hommes passent avant tout’ : ainsi, dans un incendie, les pompiers se préoccupent *avant tout*, à juste titre, de savoir s’il y a des humains, familles, maisons en situation de risque afin d’intervenir en priorité pour les protéger. Marqués par cette priorité, certains diront : ‘*il y a déjà tant de souffrances humaines qui attendent d’être secourues dans le monde : est-ce bien le moment de porter notre attention sur la condition animale?*’ Cette objection est si fréquente, qu’elle nécessite de prendre le temps d’y réfléchir selon plusieurs sources :

° Thomas d’Aquin : « *il est vraisemblable que si on éprouve un sentiment de pitié à l’égard des animaux, on s’en trouve favorablement disposé à le ressentir envers les hommes* ».

° JM Pelt : en portant son attention, par exemple sur la protection des condors, l’homme acquiert les facultés qui lui permettront de trouver sa juste place dans la création.

° Linzey est plus percutant : « Faire du bien être humain une catégorie spéciale et absolue est une des raisons pour lesquelles nombre des créatures de la planète – voire la planète elle-même – se trouvent dans un état si désespéré qu’une destruction partielle ou totale semble inévitable. Autrement dit, cette préoccupation morale exclusivement portée sur notre espèce fait partie du problème et non de la solution. » Ainsi, le rapport homme/animaux peut être vu comme un élément constitutif de la crise écologique...

ANNEXE 5 : Les animaux ont-ils des droits ?

Question actuelle : les animaux ont-ils des droits ? Ou dit autrement : faut-il légiférer pour protéger des êtres faibles et sans défense ?

Pour Linzey, la réponse est affirmative, ne serait-ce que pour mettre un cadre permanent permettant d’éviter le pire, même s’il n’apporte pas la garantie du meilleur ? Mais on pourrait objecter : « un tel cadre légal ne risque-t-il pas d’être contraire aux intérêts des humains » ? Là aussi, Linzey est très clair : il répond « oui », le point de vue de la priorité morale des faibles *s’oppose* à l’idée que les droits et le bien-être des animaux devraient toujours être subordonnés aux intérêts des humains : à court terme, la suppression d’institutions injustes comme l’expérimentation animale, l’élevage intensif et l’abolition d’attractions comme la chasse et la pêche à la ligne impliqueront une certaine diminution des humains, des possibilités d’emplois et même de certaines de nos conditions de vie ... Linzey, non sans audace, fait alors appel à ce qui s’est passé pour l’abolition de l’esclavage : « Si nous voulons nous faire une idée des bénéfices moraux pour l’humanité d’une renonciation à exploiter les animaux, nous devons voir les choses avec davantage de recul, et se référer à ce qui s’est passé pour l’esclavage : « Quand nous nous demandons si l’humanité a été perdante en ne profitant plus des biens qu’elle avait mal acquis grâce à l’esclavage généralisé nous pouvons nous rendre compte que malgré certains avantages réels qui subsistent çà et là, le progrès aurait été impossible sans ces sacrifices. Aujourd’hui, la question se déplace ainsi : pouvons-nous envisager un progrès moral vis-à-vis des animaux ? Selon deux auteurs, les temps sont favorables pour répondre positivement à cette interrogation :

Andrew Linzey : « Les chrétiens ont l’opportunité de montrer ce que signifie vivre dans la croyance en un Dieu généreux et bienveillant, en exerçant cette générosité envers les autres créatures non humaines ».

Albert Schweitzer : « Un jour, les générations futures s’étonneront qu’il ait fallu autant de temps à l’humanité pour admettre que les dépréciations insouciantes causées à ce qui vit sont incompatibles avec l’éthique ».